

# L'Orient de Pouchkine au cœur de l'imaginaire russe

LORRAINE DE MEAUX

Dans sa géographie littéraire Alexandre Pouchkine assignait aux régions du sud et de l'est de l'Empire russe une place de choix. Ce vaste espace allant de la Crimée à l'Oural, en passant par le Caucase et la Transcaucasie, inspira notamment les ouvrages suivants : *Le Prisonnier du Caucase* (1821), *La Fontaine de Bakhtchisarai* (1821-1823), *Tazit* (1829-1830), *Histoire de Pougatchov* (1834), *La Fille du capitaine* (1836) et *Voyage à Arzroum pendant la campagne de 1829* (1836). Si l'Europe romantique dans son ensemble était alors en pleine découverte de l'exotisme oriental des mondes lointains, Pouchkine initia les lecteurs russes à un Orient intérieur et proche, tour à tour criméen, caucasien et sibérien. Ce dernier aspect – souvent absent des ouvrages ou articles traitant du lien de Pouchkine à l'Orient<sup>1</sup> – ne doit en effet pas être négligé. L'Autre et l'Ailleurs ainsi décrits s'agrégèrent au paysage imaginaire d'une identité en construction : langues, cultures et mœurs de ces peuples de l'Empire trouvèrent dans le verbe du poète un accueil plus favorable et plus durable que la communauté de destin imposée par le fait colonial<sup>2</sup>. Que cette capacité de tissage culturel ait échoué à Alexandre Pouchkine, de

---

1. Voir notamment le non moins passionnant ouvrage d'E. P. Čelyšev (éd.), *Puškin i mir Vostoka* [Puškin et le monde de l'Orient], M., Nauka, 1999.

2. Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2002 (éd. originale : 1983).

vieille souche aristocratique mais descendant d'Abraham Annibal, gentilhomme abyssinien au service de Pierre le Grand, ne peut étonner. Comprendre les conditions de sa découverte de l'Orient et l'influence de ce dernier sur son œuvre, tout en évaluant la portée même du prisme pouchkinien dans les rapports entre la culture russe et l'Orient conduisent à soulever la question d'une éventuelle « orientalisation » de l'imaginaire russe au XIX<sup>e</sup> siècle.

### La découverte de l'Orient, entre influence occidentale et tradition russe

Par l'intermédiaire de ses lectures, Pouchkine fut touché par le mouvement de renaissance orientale : il connaissait les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu et le *Zaïre* (1732) de Voltaire. Parmi ses contemporains, il affectionnait particulièrement Lord Byron qu'il citait volontiers<sup>3</sup> : le *Pèlerinage de Childe Harold* (1812) était connu en Russie dans la version française d'Amédée Pichot ; on peut aussi évoquer les contes turcs de l'écrivain britannique comme *Le Giaour* (1813) ou *Lara* (1814). Pouchkine avait aussi lu l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand (1811). Mais ce fut surtout Goethe, qui le familiarisa avec la littérature orientale de Hafiz, Firdûsî et Saadi à travers *Le Divan* (1819)<sup>4</sup>. En exergue de *La Fontaine de Bakhtchisarai* (1821-1823), Pouchkine citait Saadi : « Beaucoup ont, comme moi, visité cette fontaine ; mais les uns déjà ne sont plus, les autres voyagent au loin<sup>5</sup> ».

Le poète hérita ainsi des *topoi* forgés par les représentations littéraires européennes : l'Orient des *Mille et une nuits* comme terre des fables et du merveilleux ; l'Orient exotique, l'Orient sensuel, l'Orient religieux ou l'Orient despotique. Mais au-delà de cette grille de représentations, il comprit aussi que la poésie persane, turque ou arabe ouvrait de nouveaux horizons stylistiques. Son

3. Pouchkine mentionne notamment Byron dans ses poèmes *Odes à son Excellence le comte Dmitri Khovstv* et *André Chénier*.

4. E. P. Čelyšev (éd.), *Puškin i mir Vostoka*, op. cit., p. 21. L'influence de Goethe perdura : dans les années qui suivirent, A. A. Bestoujeev et F. I. Tioutchev le traduisirent en entier. Mickiewicz dans ses sonnets consacrés à la Crimée (*Krymskie Sonety*) en 1826 citait l'expression de Goethe : « L'Orient appartient à Dieu, l'Occident appartient à Dieu ». N. M. Yazykov plaça une épigraphe de Goethe en tête de son recueil de poèmes en 1833. A. Fet traduisant de l'allemand des transpositions de Hafiz prit l'épigraphe du poète allemand dans son « Livre de Hafiz ».

5. *La Fontaine de Bakhtchisarai*, trad. de Jean-Louis Backès, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, Lausanne, L'Âge d'homme, vol. I, 1981, p. 429.

cycle *Imitation du Coran*<sup>6</sup>, poème en neuf parties écrit en 1824, s'inspirait du livre sacré, directement influencé par les études et traductions des savants orientalistes. Il écrit *La Rose et le rossignol* (1827)<sup>7</sup> dans l'esprit de la poésie allégorique orientale. Il s'était éloigné de la représentation classique et extérieure de l'Orient de ses poèmes de jeunesse comme dans *À Natalia* (1813), *À Orlov* (1817) et *Rouslan et Ludmila* (1821-1822). Il revendiquait cette imprégnation des mots, des rythmes et des thèmes de la poésie orientale, que lui-même jugeait plus proche de la poésie russe que ne l'était celle de l'Occident comme en atteste cette confidence à Piotr Viazemski : « Le style oriental était pour moi l'exemple de combien le style européen pouvait être pour nous raisonnable et froid<sup>8</sup> ».

Dans son approche de l'Orient, Pouchkine puisa également aux sources russes, découvrant dans les chroniques et récits de voyage rédigés entre les XII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles de nombreuses références aux marges orientales du territoire russe<sup>9</sup>. *La Chronique des temps passés*<sup>10</sup> évoque Sviatoslav I<sup>er</sup> et ses batailles contre les Ossètes, les Circassiens en 965 et les Petchenègues en 972. *Le Dit de la campagne d'Igor*<sup>11</sup> relate la campagne contre les Polovtses en 1185. Cet ouvrage en vieux slavon fut traduit, à plusieurs reprises, entre 1800 et 1840<sup>12</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, dans *La Bataille au-delà du Don*<sup>13</sup>, les Tatars sont « d'ignobles infidèles ». L'auteur énumère les armes ennemies

6. Traduction de Robert Vivier, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques pas d'espace*, op. cit., p. 67-72.

7. Alexandre I. Odoïevski donna aussi sa version de *Roza i Solovej*.

8. Lettre à Vjazemskij, citée par Sof'ija L'ovna Kaganovič, *Russkaja poezija pervoj treti XIX v. i Vostok* [La poésie russe du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et l'Orient], Avtoreferat dissertacii, Université de Tachkent, 1997, p. 16.

9. Paul M. Austin, *The Exotic Prisoner in Russian romanticism*, New York, Peter Lang Middlebury Studies in Russian Language and Literature, 1997, p. 12-62. Austin cite les éditions suivantes : N. K. Gudzij, *Xrestomatija po drevnej russkoj literature XI-XVIII vekov* [Anthologie de la littérature russe ancienne des XI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles] M., 1962 ; I. P. Eremin & D. S. Lixačev, *Xudožestvennaja proza Kievskoj Rusi XI-XIII vekov* [Littérature en prose de la Rus kievienne des XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles], M., 1957.

10. *Povesi' vremennyx let*. La compilation finale de la Chronique a été élaborée par le moine Nestor au XII<sup>e</sup> siècle.

11. *Slovo o polku Igoreve* (fin XII<sup>e</sup> siècle).

12. Par Kapnist, Karamzine, Joukovski, Delariou, Glinka, Iazykov, Kozlov et Zagorskin. Paul M. Austin, *The Exotic Prisoner*, op. cit., note 18, p. 53.

13. *Zadonščina*. Poème épique écrit par un poète de Riazan célébrant la victoire de Koulikovo de septembre 1380 où les princes russes, unis pour la première fois, s'étaient affrontés à Mamaï, le chef de la Horde d'Or.

– casques circassiens, dague syrienne – dans un but exotique<sup>14</sup>. Ces textes créaient un ensemble de notions, de vocabulaires et de connaissances qui établissaient, à travers l’adversité, une proximité entre les deux univers décrits. Beaucoup d’autres récits peuvent être cités : au XV<sup>e</sup> siècle, *L’Histoire de la prise de Tsargrad*<sup>15</sup>, *La Légende des portes d’argent*<sup>16</sup>, *L’Histoire de Dinara*<sup>17</sup> (Tamara), le *Voyage au-delà des trois mers* d’Athanasé Nikitine<sup>18</sup> ; au XVI<sup>e</sup> siècle, le contexte d’expansion impériale favorisa de nouveaux ouvrages sur les relations russo-orientales comme en témoignaient *La Légende du sultan Mehmet d’Ivan Peresvetov*<sup>19</sup> (1550) et *L’Histoire du royaume de Kazan*<sup>20</sup>. Ce dernier ouvrage, anonyme, avait pour auteur un Russe qui fut prisonnier des Tatars durant vingt ans. De retour chez lui après la prise de la ville par les armées du tsar, il put rédiger le récit de sa captivité. Son *Histoire* contenait de riches descriptions de première main. Pouchkine ouvrit le chapitre VI de *La Fille du Capitaine* avec une citation d’une chanson sur la prise de Kazan datant de 1552 qu’il avait lue dans le *Recueil complet et nouveau de chansons russes* de Nicolas Novikov publié en 1780-1781. Ses descriptions de la destruction de Kazan par les armées de Pougatchov faisaient écho aux images de la prise de la ville par les Russes au XVI<sup>e</sup> siècle.

Avant Pouchkine, l’inspiration orientale avait touché les écrivains russes du XVIII<sup>e</sup> siècle : ainsi Lomonossov avait écrit une version russe du *Cid* de Corneille, *Tamira et Sélim* (1750), ayant pour trame l’affrontement entre Mamaï, le chef de la Horde d’Or, et le prince Dmitri Donskoï. Mais l’évocation était artificielle et les représentations des Tatars peu réalistes. Parmi ses contemporains, Pouchkine fut influencé par son ami Vassili Joukovski – fils d’une esclave musulmane et passeur du romantisme allemand – dont il aimait les poèmes des années 1810-1820 telle la « Chanson arabe sur la tombe d’un cheval ».

Chez Pouchkine, l’approche occidentale romantique et les représentations issues de la tradition littéraire s’enrichirent donc mu-

---

14. Ce procédé littéraire était présent dans les œuvres romantiques. Voir notamment chez Pouchkine l’enterrement du fils de Gassoub dans *Tazît*, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques, op.cit.*, p. 551

15. *Povest’ o vzjatii Tsaregrada.*

16. *Skazanie o železnych vratax.*

17. *Povest’ o Dinare.*

18. *Xoždenie za tri morja Afanasija Nikitina.* L’auteur livre une description détaillée de l’Inde vingt-cinq ans avant Vasco de Gama.

19. *Skazanie o Magmete Saltane Ivana Peresvetova.*

20. *Istorija o Kazanskom carstve.*

tuellement : il chercha en Orient un remède contre l'ennui, une expérience de la sensualité et un moyen de se ressourcer. Il s'en servit aussi pour faire éclore une spécificité russe qui s'attachait à regarder un Orient vivant, à s'intéresser à la vie et à la culture des peuples proches géographiquement de la Russie, soit un Orient révélé par l'expérience du voyage.

### Les trois voyages en Orient d'Alexandre Pouchkine

Pouchkine n'obtint jamais l'autorisation de franchir les frontières de l'Empire. Ses voyages étaient donc tous contenus dans les limites des possessions russes : ils structurent son approche de l'Orient en même temps qu'ils dessinent les contours d'un Orient impérial.

Consécutif à son exil du 6 mai 1820 au 30 juillet 1824, un premier voyage le conduisit en Crimée et au Caucase, « frontière torride de l'Asie<sup>21</sup> ». Alexandre I<sup>er</sup> avait souhaité sa relégation pour le punir de son adhésion aux idées libérales. Le 6 mai 1820, affecté au secrétariat du général Inzov, il quitta Saint-Petersbourg pour Ekaterinoslav (actuelle Dnepropetrovsk)<sup>22</sup>. Arrivé le 17 mai, il tomba malade le 24 après un bain dans le Dniepr et se joignit alors à la famille du général Nikolai Raïevski, en route pour Goriatchie Vody (futur Piatigorsk), bourgade thermale du Caucase russe. Pendant deux mois, Pouchkine visita campagnes et villages, dormant à l'occasion dans des *kibitka*, chariots à cheval, recouvert d'une capote amovible. De retour en Crimée, il retrouva Inzov, devenu résident général de Bessarabie. Il séjourna notamment dans la magnifique propriété du duc de Richelieu dans le village tatar de Gourzouf. En 1823, Pouchkine fut muté à Odessa, où le comte Michel Vorontsov venait d'être nommé gouverneur général de Nouvelle Russie. En 1824, le poète fut révoqué et envoyé sous escorte dans la propriété familiale de Mikhaïlovskoïe, près de Pskov. Le 30 juillet 1824 il quittait donc le sud, après y avoir vécu

---

21. Lettre à son frère Léon Sergueïevitch, Kichinev, 24 sept. 1820, in *Pouchkine Griboïedov Lermontov, Œuvres*, introduction de Gustave Aucouturier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 784. Seul récit qu'on ait de ce premier voyage au Caucase, la lettre fut publiée longtemps après sa mort. De son vivant Pouchkine publia une lettre à Delvig, moins détaillée.

22. Éléments biographiques donnés par Luigi Magarotto, « Le Concept de l'autre dans l'œuvre du jeune Pouchkine. Le poème « *Le Prisonnier du Caucase* », in Michel Aucouturier (éd.), *Le Caucase dans la culture russe. Cahiers Léon Tolstoï*, Paris, Institut d'Études slaves, 1997, p. 16.

plus de quatre ans, parcouru plus de 5 700 verstes et visité « plus de cent vingt agglomérations des gouvernements de Tchernigov, de Poltava, d'Ekaterinoslav, de Tauride, de Kherson, de Podolie, de Kiev et de Volynie<sup>23</sup> ».

Un deuxième voyage fut l'occasion de retrouver le Caucase et de découvrir la Transcaucasie. En 1829, Pouchkine y effectua une « fugue » de cinq mois, de mai à septembre. Sans autorisation officielle il avait rejoint l'armée russe aux prises avec les Turcs. Son périple le mena de Vladikavkaz à Arzroum en Arménie, en passant par Tiflis. Revenu à Saint-Pétersbourg, il dut rendre des comptes au redoutable comte Benckendorf, chef de la Troisième section du secrétariat du tsar, chargé de sa surveillance politique.

Le troisième voyage était un pis-aller : le 7 janvier 1830, il demanda à Benckendorf l'autorisation de voyager en Italie ou en France, et dans le cas où cela serait impossible, en Chine, avec les membres de la XI<sup>e</sup> mission religieuse à Pékin qui partait pour dix ans renouveler les missionnaires. La requête fut refusée, sous le prétexte que le gouvernement chinois avait déjà la liste des participants. Ayant commencé à travailler sur la révolte de Pougatchov, il obtint alors l'autorisation, en 1833, de se rendre dans la région de Kazan, d'Orenbourg et d'Ouralsk, pour y recueillir impressions et témoignages des survivants<sup>24</sup>. Du 15 août au 23 septembre, il parcourut cette région de la Sibérie en compagnie du gouverneur général Basile Pérovski.

Plus par contrainte que par choix, l'Orient de Pouchkine fut donc celui des régions orientales de l'Empire.

Ces voyages fournirent de nombreux matériaux pour des poèmes, des récits en vers ou en prose, des essais, un roman. Ils furent le gage d'un certain réalisme. Ainsi *Le Prisonnier du Caucase* fut perçu comme un récit de voyage : le prince Viazemski voyait dans cette œuvre la transmission fidèle des « impressions produites sur [Pouchkine] par son voyage [...]. Pouchkine a été frappé par la nature sauvage, majestueuse, la poésie des mœurs et coutumes d'un peuple certes fruste mais intrépide, martial, indépendant<sup>25</sup> ». Le

---

23. Victor Koptilov, « Le thème de l'Ukraine dans la littérature russe de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », trad. de Christophe Lapiere, in E. Etkind, G. Nivat, I. Serman & V. Strada, *Histoire de la littérature russe. XIX<sup>e</sup> siècle. L'époque de Pouchkine et de Gogol*, Paris, Fayard, 1996, p. 721, note 15.

24. Note de Gustave Aucouturier, *Histoire de Pougatchov*, in *Pouchkine Griboïédov Lermontov, op. cit.*, p. 1239.

25. Lettre à Gorčakov, dans A. S. Puškin, *Polnoe Sobranie sočinenij v 10-x tomax* [Œuvres complètes en 10 volumes], M., 1956, t. X, p. 50. Cité par Paul

poète faisait découvrir à ses lecteurs les montagnards et les combats qui les opposaient à l'armée du tsar. Entre fiction et réalité, Pouchkine lui-même n'avait pas tranché : l'essentiel était-il l'intrigue amoureuse ou la description des Caucasiens ? Comme il l'écrivait :

Les Tcherkesses, leurs habitudes et mœurs occupent la plus grande et la meilleure part de ma nouvelle ; mais rien n'est lié et c'est un véritable *bors d'œuvre*<sup>26</sup>.

Il affirmait aussi :

La description des coutumes circassiennes est la partie la plus passable du poème entier. Elle ne dépend d'aucun événement et n'est rien d'autre qu'un article géographique ou le compte rendu d'un voyageur<sup>27</sup>.

Pouchkine se voulait exact dans son appréhension des sociétés étrangères. Il était fier de cette précision : dans sa préface à la seconde édition, il affirmait que son succès était dû à la « description fidèle du Caucase et des coutumes des Montagnards » plutôt qu'aux protagonistes<sup>28</sup>. Pour l'historien Luigi Magarotto, la démarche du poète était quasi-ethnographique : il introduisit dans la littérature l'usage d'une « mixité linguistique »<sup>29</sup> russo-caucasienne en utilisant un vocabulaire qui s'imposa dans les œuvres postérieures, comme en témoignent ses notes :

v. 18. *Aoul* : nom des villages des peuples du Caucase.

v. 166. *Koumiss* : lait de jument fermenté. Boisson très répandue chez les peuples montagnards ou nomades de l'Asie. Elle est assez agréable au goût et passe pour très saine. [...]

v. 363. *Tchikhbir* : vin rouge de Géorgie.

v. 367. Les Tcherkesses comme tous les peuples sauvages, se distinguent par leur hospitalité. L'hôte est pour eux un être sacré. Le livrer ou ne pas le défendre passe pour le suprême déshonneur. Le *kounak* (c'est à dire l'ami, la connaissance) répond sur sa vie de votre sécurité, et avec lui vous pouvez vous enfoncer au cœur des montagnes de Kabardie.

M. Austin, *The Exotic Prisoner in Russian romanticism*, New-York, Peter Lang Middlebury Studies in Russian Language and Literature, 1997, p. 64.

26. Cité par Paul M. Austin, *The Exotic Prisoner...*, *op. cit.*, p. 48.

27. K N. I. Gnediču. 29 aprèlja 1822 g., cité par Luigi Magarotto, « Le Concept de l'autre dans l'œuvre du jeune Pouchkine... », art. cit., p. 26.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*, p. 32.

v. 368. *Bairan* (ou *Bairam*) : fête accompagnant la fin d'une période de jeûne<sup>30</sup>.

Pouchkine, l'un des premiers, intégra ces mots au russe courant. Avant lui *aoul* ne figurait pas dans le *Dictionnaire de l'Académie russe*<sup>31</sup> publié à Saint-Pétersbourg en 1806-1822. *Le prisonnier du Caucase* offre de nombreux exemples de mixité linguistique : *saklja*, maison, qui vient du géorgien, était d'usage courant chez les Circasiens ; *šas'ka*, le sabre, vient de l'adyghéen ; *burka* désigne le grand manteau de feutre des montagnards<sup>32</sup>. Les œuvres postérieures de l'écrivain révèlent le même usage poétique du vocabulaire : dans *La Fontaine de Bakhtchisarai*, *gjaur*<sup>33</sup>, *houka xuka* (lampe)<sup>34</sup> et dans *Voyage à Arzroum*, *burljuk* (outré)<sup>35</sup>, *duxan* (gargote géorgienne)<sup>36</sup>, *papaxa* (bonnet persan en peau de mouton)<sup>37</sup>, *arba* (chariot tiré par des bœufs)<sup>38</sup>, *šašlik* (brochette de mouton)<sup>39</sup>. Autant de mots devenus familiers à l'oreille russe. Le poète a favorisé le processus d'assimilation de ce vocabulaire dans la langue courante.

Pouchkine abordait les mœurs orientales avec finesse, observant par exemple la séparation rigide entre les sexes chez les Caucasiens dans tous les aspects de la vie quotidienne :

De ma couche vierge aucun soir  
Nul jeune Tcherkesse à l'œil noir  
D'approcher encore n'a tenté<sup>40</sup>.

Il s'intéressait à la musique et à la poésie locales : le *Prisonnier du Caucase* reproduit une « Chanson Tcherkesse » ; *La Fontaine de Bakhtchisarai*, comporte une « Chanson tatare », chantée par les

---

30. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*, p. 405.

31. *Slovar' Akademii Rossijskoj*.

32. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*, p. 400. « La bourka rendue célèbre par Pouchkine, par Marlinski et par le portrait de Yermolov », écrivait Lermontov, dans *Le Caucasiens*, in *Pouchkine Griboïedov Lermontov, Œuvres*, *op. cit.*, p. 1130.

33. *La Fontaine de Bakhtchisarai*, *op. cit.*, p. 430.

34. *Ibid.*, p. 431.

35. *Voyage à Arzroum*, *op. cit.*, 486.

36. *Ibid.*, p. 488.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 497.

39. *Ibid.*, p. 506.

40. Cité par Luigi Magarotto, « Le Concept de l'autre dans l'œuvre du jeune Pouchkine... », *art. cit.*, p. 27.

femmes du harem<sup>41</sup>. Au cours de son voyage à Arzroum, Pouchkine demanda la traduction littérale d'un poème géorgien de D. Tumanichvili devenu grâce à lui une romance populaire. Il y trouvait « une espèce de non-sens oriental qui n'est pas sans poésie<sup>42</sup> » et le traduisit en russe sous le titre « Âme récemment née au paradis »<sup>43</sup>. Pouchkine rédigea même une étude en français sur les Yazidis, ou « adorateurs du diable »<sup>44</sup> rencontrés en 1829, qu'il envisageait de joindre en annexe à son *Voyage à Arzroum*.

L'approche méticuleuse d'Alexandre Pouchkine bénéficiait également du développement des études orientales en Russie : il rencontra Semione Bronevski auteur d'une *Information récente géographique et historique sur le Caucase*<sup>45</sup> en deux volumes de 800 pages au total (1823) ; il lut l'étude de l'arabisant moscovite Alekseï Boldyrev « Le Voyage de Mahomet au ciel »<sup>46</sup> paru dans la revue *Vestnik Evropy* dont il s'inspira pour son poème « Le Prophète »<sup>47</sup> (1826) qui montrait Mahomet soumis au rite de purification par l'archange Gabriel avant de recevoir le Verbe ; il consulta le moine Iakinf (dans le monde Nikita Jakovlevitch Bitchurine), éminent spécialiste de la Chine, des Mongols et des Bouriates, avec lequel il fut en relation à partir de 1828 et auprès duquel il recherchait des informations sur les mouvements des populations nomades au moment de la révolte de Pougatchov. Il lut notamment *La Description du Tibet*<sup>48</sup> parue en 1828. Au printemps 1830, le moine Iakinf partit en expédition avec le baron Paul Schilling von Canstadt pour une enquête sur les Bouriates et sur le commerce aux frontières de l'Empire mandchou. Pouchkine faillit participer à l'entreprise. Son poème « Aux Amis »<sup>49</sup> (23 décembre 1829) leur serait dédié<sup>50</sup>. Sa

---

41. *La Fontaine de Bakhtchisarai*, *op. cit.*, p. 432.

42. *Voyage à Arzroum*, *op. cit.*, p. 494.

43. *Duša, nedavno roždennaja v raju* qui était en géorgien *Axal aunovo suloda*.

44. *Voyage à Arzroum*, *op. cit.*, p. 506.

45. *Novejšie geografičeskie i istoričeskie izveštja o Kavkaze*, M., 1823.

46. *Mogammedogo putešestvie na nebo*, cité par Luigi Magarotto, « Le Concept de l'autre dans l'œuvre du jeune Pouchkine... », *art. cit.*, p. 23.

47. *Prorok*.

48. *Opisanie Tibeta v nyněšnem ego sostojanii s kartoj dorogi iz Čen-Du do Lhadjy*, SPb., 1828.

49. *K Druzjam*.

50. M. P. Alekseev, « Puškin i Kitaj » [Pouchkine et la Chine], in E. P. Čelyšev (éd.), *Puškin i mir Vostoka*, *op. cit.*, p. 71-72.

bibliothèque atteste par ailleurs qu'il lisait *Le Messager asiatique*<sup>51</sup> (anciennement *Le Messager sibérien*<sup>52</sup>) dont il conservait tous les numéros de 1818 à 1824<sup>53</sup>.

Au cours de ses différents voyages, Pouchkine n'a pas cherché « de quoi écrire un roman oriental ». À l'exotisme exacerbé et au sentimentalisme romantique, il préféra sobriété et vérité. Ceci explique sans doute que Vladimir Nabokov ait pu qualifier avec délectation le *Voyage à Arzroum* de « non-littérature »<sup>54</sup>.

### **Le legs pouchkinien : un Orient impérial, entre mélancolie et vérité**

Pouchkine légua à ses lecteurs une série de représentations attachées aux différentes régions décrites. La Crimée était un creuset mêlant époques et civilisations. Sensible aux héritages successifs, grec, romain, byzantin et tatar, il y écrivit des *Imitations* des Anciens (1820-1821) d'une part et du Coran (1824) d'autre part, peuplant ces terres désormais russes de néréides, de dieux, d'Ovide et du Prophète.

Son œuvre criméenne la plus marquante s'inspirait de la légende du khan de Bakhtchisarai, dont il avait visité le palais et sa « fontaine délabrée ». *La Fontaine de Bakhtchisarai* (1821-1823), récit en vers, contait l'histoire tragique de Marie, prisonnière polonaise du harem du khan Guireï, et de sa rivale la Géorgienne Zaréma. Le cadre était le khanat tatar de Crimée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le poème comportait de libres interventions de Pouchkine. La mélancolie du lieu, symbole d'une gloire passée, rappelait au poète son exil et sa souffrance. La douceur du Midi y contraste avec sa tristesse personnelle. Pouchkine légua au paysage de Crimée la douleur de l'exilé. Malgré l'évocation du palais, des roses et jasmins des jardins où les eaux jaillissent et l'or scintille, la fontaine de Bakhtchisarai, construite par le Khan en l'honneur de Marie, était imprégnée de mélancolie. « La Fontaine des pleurs » était le symbole d'un amour

---

51. *Aziatskij Vetsnik*.

52. *Sibirskij Vestnik*.

53. M. P. Alekseev, « Puškin i Kitaj », art. cit., p. 64.

54. Nabokov citait la description du Terek « to-to byl on užasen », soit à peu près « il était sacrément effrayant ». Voir l'étude de Krystyna Pomorska, « Structural Peculiarities in *Putečestvie v Arzrum* », *Pushkin Symposium*, New-York, 1975, cité par Georges Nivat, « Un Athénien parmi les Scythes : Pouchkine », *Russie-Europe. La Fin du schisme, Études littéraires et politiques*, Lausanne, l'Âge d'Homme, p. 101.

impossible entre une chrétienne et un musulman. D'autres poèmes écrits à cette époque et inspirés par des amours déçus expriment cette même volupté mélancolique : Pouchkine y évoquait Calypso Polychrony, la Grecque d'Odessa qui l'enflamma « par un éclat d'yeux miroitants<sup>55</sup> » ou Annette Olénine, « la Tcherkesse aux yeux luisants<sup>56</sup> », qui fut sa muse en 1828.

Le Caucase pouchkinien renvoie une impression mitigée de beauté et d'effroi. Pouchkine a véritablement « découvert » le Caucase comme le reconnut alors le critique Vissarion Belinski<sup>57</sup>. Outre de courts poèmes, ses trois grands textes caucasiens sont *Le Prisonnier du Caucase* (1822), *Voyage à Arzroum en 1829* (1836) et *Tazit* (1829-1830). Dès les premières pages du *Prisonnier*, l'image de la région est ambivalente. Le captif russe reprend conscience et voit émerger devant lui :

L'amas des montagnes traîtresses,  
Nid de peuplades de bandits,  
Rempart des libertés tcherkesses<sup>58</sup>.

Les montagnes se voient attribuer les qualités et les défauts de leurs habitants et réciproquement. Les « fils du Caucase<sup>59</sup> » ne sont pas sans charme. Pouchkine décrit les jours paisibles d'un *aoul*, les fêtes du Baïram, les brusques sorties pour attaquer. Il fut conquis par la poésie de la montagne. Les « bandits » en venaient à incarner un idéal : Pouchkine est un des précurseurs du mythe caucasien dans la littérature russe. Fondé sur le récit des opérations coloniales

---

55. *À une Grecque* (1822), in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, *op. cit.*, p. 170.

56. *Ses yeux, en réponse à des vers du prince Viazemski* (1828), in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, *op. cit.*, p. 183.

57. Le critique avait écrit six articles sur Pouchkine en 1844. Cité par Susan Layton, *Russian Literature and Empire...*, *op. cit.*, p. 26. Il avait pourtant un précurseur : Vassili Narejny (1780-1825), écrivain ukrainien de langue russe vécut à Tiflis de 1801 à 1803 où il était fonctionnaire. Ce séjour lui inspira le roman *L'Année noire ou les princes des Montagnes* [*Černyj god, ili Gorskije Knjazja*] écrit en 1818, satire des fonctionnaires concussionnaires et du désordre russo-caucasien. Narejny était « le premier à avoir aimé de toute son âme le Caucase, cet avant-poste de la Russie » dont il décrivait les paysages, les habitants et leurs mœurs. Il n'a pu influencer Pouchkine, car en raison de la censure, il ne fut publié qu'en 1829. Voir A. N. Veselovskij, *Vlijanie Vostoka na literatury Evropy do 18-19 v.* [L'influence de l'Orient dans la littérature de l'Europe aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles], M., Tip. Ivanova, 1910, p. 58.

58. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*, p. 387.

59. *Ibid.*, p. 386.

russes et sur la fascination exercée par les montagnards – symboles de la lutte de la liberté, ce mythe est un miroir au double reflet. Il renvoie une certaine image de la Russie et une certaine image du Caucase. L'épopée caucasienne fut louée par Pouchkine : guerres et combattants étaient au cœur de ses représentations. Dans le *Voyage à Arzroum*, il raconte la guerre. Le conflit armé était bien au cœur des relations avec l'Orient : Caucasiens, Turcs, Tatars y étaient avant tout des combattants, état auquel le poète n'était pas insensible : « La bataille me plaît, le choc des armes/ De tout temps m'attira l'éclat guerrier<sup>60</sup> ».

Alexandre Pouchkine diffusait-t-il pour autant une représentation impérialiste ? La critique américaine Susan Layton souligne l'ambivalence du poète<sup>61</sup>. Témoin précoce du phénomène colonial, au Caucase en 1820, il était fier de la construction impériale comme le montre sans équivoque l'épilogue du *Prisonnier* : rédigé trois mois après le corps du récit (il est daté du 15 mai 1821 tandis que le poème a été achevé le 23 février), cet épilogue est une ode à la politique impérialiste :

Je dirai l'instant glorieux  
Où, flairant la guerre fatale,  
Au Caucase séditieux  
Vola notre aigle bicéphale<sup>62</sup>

Il y affirme la gloire des conquérants, Tsitsianov et Ermolov : « Courbe ton chef neigeux, Caucase, et sou mets-toi <sup>63</sup> ». Il prédit aux « Nobles fils des montagnes » que malgré leurs armures magiques et leurs fières montures, bientôt le Caucase « oubliera les rumeurs guerrières<sup>64</sup> ». Piotr Viazemski protesta en privé contre cet épilogue qu'il jugeait anachronique. Qu'y avait-il de si glorieux dans la politique des généraux ?

Ce genre de notoriété glace le sang et fait se dresser les cheveux. Si nous étions en train de donner les lumières aux tribus, alors elles en chanteraient quelque chose. La poésie n'est pas l'alliée des bûchers. La politique les rend nécessaire et alors l'histoire jugera si

---

60. Sans titre, 1820, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, *op. cit.*, p. 25.

61. Sur « Pouchkine : l'interlocuteur ambivalent », voir Susan Layton, *Russian Literature and Empire...*, *op. cit.*, p. 86 et sq.

62. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*, p. 404.

63. *Ibid.*

64. *Ibid.*

leurs actes étaient justifiés ou non. Mais les chants du poète ne devraient jamais glorifier un massacre<sup>65</sup>.

Viazemski faisait preuve d'une rare clairvoyance sur les enjeux coloniaux de son temps. Les guerres caucasiennes n'en étaient en effet qu'à leur début.

S'il chantait la gloire des conquérants, Pouchkine percevait aussi la légitimité de la résistance. En apparence les montagnes du Caucase étaient un « rempart » (*ogradá*), selon le mot de Pouchkine, entre deux libertés opposées, celle qu'avait perdue le prisonnier russe (« Ô Liberté sacrée, adieu ! / Il est esclave...<sup>66</sup> ») et celle des Tcherkesses, protégés par cette forteresse naturelle de la domination russe<sup>67</sup>. Mais le prisonnier connaissait-il vraiment la liberté avant sa venue au Caucase ? Peut-être avait-il fui une autocratie à la main de plus en plus lourde sur la nuque des poètes : « C'est ta poursuite, ô Liberté / Qui l'avait conduit vers ces faîtes<sup>68</sup> ». Le point de vue de Pouchkine était cependant paradoxal : d'une part son œuvre exprime l'espoir que dans ces gorges « on cheminera sans souci<sup>69</sup> », appelant ainsi de ses vœux la soumission des montagnards à la loi du tsar ; d'autre part, le symbole du prisonnier du Caucase sert à dénoncer les entraves sociales ou politiques à la liberté en Russie, par contraste avec l'immuable liberté caractéristique des montagnards. Sans remettre en cause le processus impérialiste, Pouchkine eut cependant l'intuition de ses néfastes conséquences et des difficultés à venir.

Son point de vue évolua sensiblement entre ses deux voyages caucasiens. Entre 1821 et 1828, le contexte lui-même avait évolué. La résistance muride<sup>70</sup> s'était organisée et la répression militaire russe s'était faite plus dure :

---

65. Extrait d'une *Lettre à Tourgueniev* de 1822, cité par Susan Layton, *Russian Literature and Empire...*, *op. cit.*, p. 107.

66. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*, p. 387.

67. Les Tsiganes incarnaient la même forme de liberté et de symbiose avec la nature que les Caucasiens. Dans le poème qui leur est consacré, un Russe souhaite se mettre hors la loi et rejoindre les nomades, « enfants d'une humble liberté ». « Les Tsiganes », 1823-1824, in Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, *op. cit.*, p. 445.

68. *Le Prisonnier du Caucase*, *op. cit.*

69. *Ibid.*, p. 404.

70. Le muridisme, dérivé du terme « murid », novice ou disciple, est un enseignement religieux issu du soufisme Naqshbandi. Importée de Boukhara, cette doctrine se développa dans l'est puis l'ouest du Caucase. Elle se fondait sur le renoncement ascétique de l'individu à sa volonté personnelle au nom

Les Tcherkesses nous haïssent. Nous les avons évincés de leurs gras pâturages, leurs *aouls* ont été rasés, des tribus entières anéanties. Ils s'enfoncent de plus en plus dans les montagnes et lancent de là leurs incursions. L'amitié des Tcherkesses pacifiés n'est pas sûre : ils sont toujours prêts à donner assistance à leurs turbulents congénères <sup>71</sup>.

Pouchkine percevait l'extraordinaire faculté de résistance des montagnards. La Russie ne s'engageait-elle pas dans une impasse ? Le poète voulait croire que le confort et le christianisme pourraient les faire changer. Il exprimait explicitement ce dilemme dans le poème « Le Caucase »<sup>72</sup> en 1829 :

Ainsi la loi retient la liberté bruyante,  
La sauvage tribu languit sous le pouvoir,  
Le Caucase aujourd'hui se tait, et, sans espoir,  
Subit de l'étranger la force contraignante <sup>73</sup>.

Assujetti, le montagnard perdait son identité. Admiré pour son authenticité, il devenait un modèle proposé aux déçus de l'eupéanisation de la Russie qui luttaienent contre la perte d'identité russe<sup>74</sup>. À l'opposé, étranger à cette terre d'exception, le Russe serait toujours un occupant illégitime : en dénonçant la « force contraignante » exercée par la Russie, l'écriture de Pouchkine se faisait subversive. Ce dilemme caucasien reflétait un dilemme intérieur au poète, à la fois ardent patriote et adversaire du régime autocratique. L'hymne à la liberté des Tcherkesses était l'expression d'un désir de changement. Après l'échec de l'insurrection de décembre 1825, l'espoir le céda à la mélancolie. La représentation du Caucase évolua. Dans *Tazit* (1829-1830), le héros caucasien était le double du poète : prisonnier des lois de son village qui exigeaient qu'il vengeât son père adoptif, les montagnes lui offraient un refuge. Ces dernières symbolisaient la liberté irrémédiablement perdue de l'humanité.

Tout en construisant son œuvre de poète, Pouchkine se passionnait pour l'histoire de son pays. Les grandes insurrections qui

de sa proximité avec Dieu. Devenue l'idéologie de la résistance aux troupes russes, ses prédicateurs étaient présents dans le Daghestan et en Tchétchénie.

71. *Voyage à Arzroum, op. cit.*, p. 483.

72. Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques, op. cit.*, p. 122.

73. *Ibid.*

74. Susan Layton, *Russian Literature and Empire...*, *op. cit.*, p. 89-90.

agitèrent les confins asiatiques à l'époque de Catherine II lui semblaient porteuses de nombreux enseignements comme en témoignent l'*Histoire de Pougatchov* (imprimé en 1834) et *La Fille du capitaine* (publié en 1836). Dans *La Fille du capitaine*, le narrateur Piotr Griniov laisse derrière lui la Russie d'Europe pour atteindre l'actuel Oural – alors Yaïk, frontière officielle intérieure entre l'Europe et l'Asie. Pouchkine décrit son enfoncement progressif dans l'Asie russe de la steppe, où cohabitaient Cosaques du Yaïk, Bachkirs, Kazakhs et Kalmouks. C'est un Orient de solitude, un Orient froid, un désert de neige<sup>75</sup>. À Orenbourg, Griniov reçoit son affectation au fort de Bièlogarskaïa, à quarante verstes plus à l'est. En analysant le « mythe russe » à travers sa littérature, Georges Nivat souligne que la steppe russe et la tempête de *La Fille du Capitaine* constituent des *topoi* russes par excellence et symbolisent le « lieu de l'errance et de la divagation qui rend tout révoicable<sup>76</sup> ». De son fort, Griniov observait les territoires de l'autre côté du Yaïk : « Au-delà s'étendaient les steppes kirghizes. Je me plongeai dans mes réflexions qui étaient pour la plupart mélancoliques<sup>77</sup> ». Au moment où le héros rejoignait son affectation, la steppe sortit de sa torpeur, mobilisée par le cosaque Pougatchov qui fédéra autour de sa révolte les tribus nomades. Le fort fut pris et toute la région livrée aux rebelles, jusqu'à Kazan qui fut « dévastée et incendiée<sup>78</sup> ». Pouchkine faisait de cette révolte du temps de Catherine II la dernière révolte populaire russe contre le pouvoir occidental de Saint-Pétersbourg. Pourtant les révoltés étaient majoritairement constitués de non-Russes, ou du moins de populations frontalières éloignées du centre impérial : les Cosaques d'une part et d'autre part les Kalmouks<sup>79</sup>, les Bachkirs et les Kirghizes. Les Bachkirs<sup>80</sup>,

---

75. Alexandre Pouchkine, *La Fille du capitaine*, in *Pouchkine Gribouïedov Lermontov. Œuvres, op. cit.*, p. 626-629.

76. Georges Nivat, préface à *Vers la fin du mythe russe. Essais sur la culture russe de Gogol à nos jours*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988.

77. *La Fille du capitaine, op. cit.*, p. 634.

78. *Ibid.*, p. 713.

79. Appelés aussi Oïrats ou « Mongols occidentaux », peuple mongol bouddhiste qui domina toute la Mongolie au XV<sup>e</sup> siècle. La tribu Torgout quitta la Dzoungarie pour s'établir en 1643 en Basse Volga où un khanat kalmouk se maintint jusqu'en 1771.

80. Ce peuple turc de l'Oural méridional avait été islamisé entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. Ils avaient été sujets de la Horde d'or aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, puis du khanat tatar de Kazan. La colonisation russe du pays bachkir s'est

s'étaient déjà révoltés à plusieurs reprises<sup>81</sup>. Les Kirghizes<sup>82</sup>, au moment où Pouchkine écrivait, n'avaient pas encore reconnu l'autorité du tsar – il fallut attendre 1864. Le livre ne s'appesantissait guère sur ces habitants légitimes de la steppe, mais Pouchkine avait rassemblé une documentation consciencieuse.

*L'Histoire de Pougatchov* montre encore davantage l'intimité du poète avec les thèmes abordés. Il y retraçait l'histoire des Cosaques du Yaïk depuis le siècle xv<sup>e</sup> siècle et s'intéressait aux relations des divers groupes ethniques, rappelant qu'entre les populations nomades et les Cosaques, des « relations amicales s'établirent<sup>83</sup> ». Parmi les causes de la révolte de 1771, Pouchkine accordait une grande importance aux vexations subies par les « paisibles Kalmouks » de la part de l'administration russe. En refusant de poursuivre et d'arrêter les Kalmouks en fuite, les Cosaques entrèrent dans la rébellion : cette dernière reposait donc sur une solidarité des peuples de la steppe, Kalmouks, Bachkirs, Cosaques, Kazakhs et les Tatars face au gouvernement russe. Puis Pougatchov – prétendu Pierre III – vint prendre la tête du mouvement.

*L'Histoire de Pougatchov* et *La Fille du capitaine* sont particulièrement complémentaires : le premier replaçait l'histoire de Pougatchov dans la perspective plus large de l'histoire russe et se montrait critique à l'égard de l'esprit de révolte. Il regardait comme un danger « asiatique » l'alliance du peuple russe et des allogènes contre la Loi impériale. *La Fille du capitaine* trahit en revanche une secrète fascination pour les révoltés, êtres mobiles et insaisissables, qui faisaient corps avec la steppe, unis, malgré leur différence, contre l'État pétrifié et empli de préjugés. L'un et l'autre expriment l'existence d'une menace intérieure. Dans la Russie asiatique, l'élément russe était limité, confiné dans les villes et les forts. Le héros observait le monde hostile de la steppe asiatique à l'abri de sa fragile palissade, signe apparent de l'incommunicabilité entre la Russie et l'Asie, mais en réalité symbole de l'incommunicabilité entre deux Russies : celle de Saint-Pétersbourg et celle de la Sibérie,

poursuivie tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout après la découverte d'importants gisements miniers et de pétrole. L'actuelle capitale est Oufa.

81. En 1678, 1708, 1716, 1735-37, 1740 et 1755.

82. Peuple de langue turque, attesté dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.C. par les sources chinoises dans la région du cours supérieur de l'Ienisseï. Vers 960, ils s'établirent en Mongolie avant d'être repoussés vers la Sibérie méridionale.

83. *L'Histoire de Pougatchov*, in *Pouchkine Griboïedov Lermontov. Œuvres, op. cit.*, p. 527.

celle de la Russie occidentalisée et celle de la Russie profonde, ou « orientalisée ».

### Conclusion

Ces œuvres de Pouchkine eurent une portée culturelle immense. Il y eut indéniablement un avant et un après le *Prisonnier du Caucase* : les 121 lignes du poème furent imprimées six fois de son vivant et la chanson du Circassien trouva sa place dans vingt recueils musicaux. Le chorégraphe Charles Didelot mit en scène en 1823 à Saint-Petersbourg le ballet *Les Asiatiques* tiré du *Prisonnier du Caucase*. Le choix même d'une population asiatique de l'Empire comme source d'inspiration battait en brèche la rhétorique habituelle : en même temps que Pouchkine faisait du processus impérialiste russe un fait naturel, il établissait une réelle possibilité d'empathie entre ses lecteurs et les populations décrites, rebelles à la domination russe. En mettant son talent au service de la représentation des montagnards, il transformait ces derniers en héros poétiques.

Pouchkine créait un précédent : sous son influence, en 1823, dans *Sur la poésie romantique*, le critique Orest Somon catalogua les « richesses poétiques<sup>84</sup> » de l'Empire comme la « Crimée enchantée » et le Caucase « terrible et sauvage ». Les musulmans étaient décrits comme la population « la plus poétique » de l'Empire. Somon élaborait ainsi une théorie russe du romantisme exotique<sup>85</sup>.

L'idée d'un engagement fécond de la littérature russe en Orient était partagée par des contemporains de Pouchkine. Son ami Vilgelm Kjuhelbeker (ou Kiuchelbeker) recommandait cet échange fructueux entre Russie et Orient pour atténuer la tutelle intellectuelle ou artistique exercée par l'Europe : « Par sa seule position géographique, la Russie doit assimiler tous les trésors intellectuels de l'Europe et de l'Asie<sup>86</sup> ». Le poète Nikolaï Polevoï affirmait aussi en 1825 dans le *Moskovskij Telegraf* (Le Télégraphe de Moscou), que

---

84. Susan Layton, *op. cit.*, p. 83. Voir aussi Orest Somon, « O romantičeskoj poezii », *Selected Prose in Russian*, éd. John Mersereau jr. & George Harjan, Ann Arbor Michigan, University of Michigan, 1974.

85. Somon avait lu *De l'Allemagne* de Mme de Staël (1813) et *De la Littérature du Midi de l'Europe* de Sismondi (1813), traduit en 1818 en russe sous le titre *Sur la Littérature des Arabes*.

86. V. K. Kjuhelbeker, *Sočinenija*, L., Xudožestvenaja literatura, 1989, p. 441-442.

les « Russes, les voisins les plus proches de l'Asie » devaient impérativement s'imprégner des cultures philosophiques et littéraires orientales<sup>87</sup>. Autre critique des années 1820, Alexandre Bestoujev-Marlinski admirait la voie choisie par Pouchkine<sup>88</sup>. Sans rejeter l'héritage romantique européen, les écrivains russes s'engagèrent avec enthousiasme dans la construction littéraire d'un Orient russe.

L'impact de Pouchkine se mesure doublement : d'une part à travers les œuvres des poètes ou écrivains qui abordèrent l'Orient russe avec ce même mélange de rigueur et d'enthousiasme et d'autre part à travers les rééditions de ses ouvrages au succès jamais démenti et devenus ainsi des références essentielles de la culture nationale. Poèmes et récits inspirèrent des *lieder* ou des opéras à de nombreux compositeurs, tels Glinka (1804-1857), Rimski-Korsakov (1844-1908) ou César Cui (1835-1918). L'Orient russe était désormais intégré à l'imaginaire national. Pouchkine fit surtout de ce *limes* asiatique un « champ pour une exploration nationale de soi-même<sup>89</sup> ». Son influence est comparable à celle d'Eugène Delacroix en France : en 1832, le jeune peintre avait découvert le Maroc. Loin du classique pèlerinage aux sources de l'art, son voyage était une confrontation « vers un univers vivant et rain<sup>90</sup> » dont la richesse restait à découvrir. Tant par leur démarche que par l'œuvre qui en est issue, les itinéraires de Pouchkine et Delacroix sont parallèles. Ce dernier notait dans ses *Carnets marocains* le contraste entre l'Orient qu'il découvre et celui qu'il avait jusqu'alors représenté : quelque chose de plus « simple », de plus « primitif ». Il observait au plus près la lumière. L'écriture de Pouchkine présente aussi cette « couleur » particulière. Le bouleversement issu de cette rencontre est durable : il faut noter le « rayonnement souterrain<sup>91</sup> » de cette expérience pour l'un marocaine, pour l'autre caucasienne, criméenne et sibérienne dans le

---

87. Nikolaj Polevoj, « Novejšie issledovanija i sočinenija kasatel'no vostočnoj literatury i drevnostej » [Des nouveaux écrits et recherches dans le domaine de la littérature et des antiquités orientales], *Moskovskij Telegraf*, 21, 1825, 21, p. 85-86. Cité par S. V. Soplénkov, *Doroga v Arzrum : rossijskaja obščestvennaja mysl' o Vostoke* [Chemin vers Arzroum : la pensée russe sur l'Orient], M., Vostočnaja Literatura, RAN, 2000, p. 151.

88. *Ibid.*, p. 591.

89. Susan Layton, *op. cit.*, p. 88.

90. L'expression est de Christine Peltre, *Les Orientalistes*, Paris, Hazan, 2003, p. 108.

91. *Ibid.*, p. 119.

reste de l'œuvre ; ainsi que le même rayonnement de l'œuvre de ces précurseurs sur leurs contemporains et successeurs.

Centre de Recherche sur l'histoire des Slaves,  
Paris I – Panthéon – Sorbonne